

L'autisme au jour le jour

© L'Harmattan, 2001
ISBN : 2-7475-0129-9

Gabriel ROTH

L'autisme au jour le jour

L'enfant épinglé

L'Harmattan

5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris
France

L'Harmattan Inc.

55, rue Saint-Jacques
Montréal (Qc) CANADA
H2Y 1K9

L'Harmattan Hongrie

Hargita u. 3
1026 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italia

Via Bava, 37
10214 Torino
ITALIE

Collection *Itinéraires Contemporains*

dirigée par Maguy Albet

Déjà parus

Corinne HAPPY, *Tribulations d'une métisse optimiste*, 1998.

Patrice-Loup RIFAUX, *Berlin, fin de siècle*, 1998.

Myriam BEN, *Quand les cartes sont truquées, mémoires*, 1999.

*À mon fils Michaël, dit Micky,
muré dans son silence,
ce dialogue à une voix
pour le remettre au monde*

L'ANNONCE FAITE À SARAH

Le 30 avril 1962, on avait annoncé à Sarah, sur son lit d'accouchée : c'est un beau garçon... C'était, jour pour jour, il y a trente ans. Ce n'est pas pour marquer cet anniversaire que j'entreprends de réunir tout ce que, depuis les six premiers mois de son existence, j'ai pu noter et consigner. Pleurer aussi. J'ai glané tous ces épis éparpillés dans des carnets, cahiers, enveloppes ou boîtes de cigarettes. D'abord pour moi : jeter un regard en plané sur tous ces mots : percutants ou puérils, ils disent Micky et parlent de lui. Mais pour parler de Micky, j'écrirai de profil. En silence. Comme le silence de Micky. Même lorsque je crierai.

30 avril 1998. La semaine dernière, il a eu trente-six ans. Quelques mois déjà que j'ai mis le point final à ce journal. Et aujourd'hui je le reprends. Je repasse la cassette à l'envers. Déroule et enroule la bobine du temps. Prendre tout ce passé sur papier couché et le mettre au présent, dressé sur pieds.

Voyeur de mon passé. Couché sur ce tas d'années comme sur un tas d'images. Ou comme Job sur son tas de fumier.

Sarah a pleuré le jour de la circoncision ; et l'homme chargé de l'opération l'a consolée en riant : « Ne pleurez pas ! pour Michaël, le bistouri, le sang, c'est fini. Vite fait bien fait. Pas d'accouchements, de césariennes, de menstruations. » Il avait émis des propos flatteurs sur son organe ; son épouse aura de la chance...

Grivoiseries de circonciseur... Son sacerdoce s'y prête. Il fait dans la chair... Il avait eu un geste de recul lorsque, portant deux doigts sur le fronton de notre porte pour y baiser la *mezouza*, ce « signe particulier » de la maison juive, il n'y avait rien trouvé. Simple négligence de ma part : nous venions de nous installer dans cet appartement neuf. Mon ami V. a qui j'avais rapporté l'incident, en bon ex-communiste qu'il était resté, m'avait raconté que lorsqu'on était venu chez lui pour clouer la *mezouza*, il avait proprement évincé l'homme du Conseil pour les affaires culturelles : pas de ça chez moi, avait-il dit... Pour ma part, je me suis empressé d'en acheter une de *mezouza*, et de la fixer à ma porte. Contrairement à mon ami V., l'humaniste, je voulais que tout le monde se sente bien chez moi, athées, laïcs et pratiquants. Plus tard, Sarah, fille de hassid, se demandera, angoissée, si cet oubli n'avait pas une certaine part dans cette entrée ratée de notre Micky au monde.

Lors d'une de nos visites, alors bimensuelles, chez notre Micky, j'ai été agrippé par une photo épinglée sur le tableau d'affichage de son pavillon : elle le montrait à sept ans, donc peu après avoir été arraché à ses parents, à son vrai foyer,

aux siens, pour être placé dans ce Home pour enfants déplacés. Qui avait pris cette photo ? Qui l'avait épinglée ? Qui a *épinglé* Micky comme on épingle un papillon dans une vitrine de lépidoptères ? Je suis resté sans voix. Comme lui. Et j'ai éclaté en sanglots. Il m'a regardé, puis a passé son bras sur mes épaules, appuyé son front contre le mien. *Micky me consolait*. Il m'écoutait pleurer. Muet. Comme il l'était depuis l'âge de quatre ou cinq ans. Muet comme Dieu. Il venait d'avoir dix-huit ans.

J'avais placé Micky à six ans et demi. Comme on place un pion dans une case. Reste là... Bouge pas !... Après cet arrachement, commis douze ans plus tôt, je l'avais cru apprivoisé. Douze années indivisibles, indistinctes. Hors du temps. Inconnues du calendrier. Parce que vides d'être et d'avoir. Douze années subies. Années Godot sans Godot. D'attente sans attente. Micky n'attendait pas. Ignorant les verbes qui font marcher les jours, les heures : être, avoir. Et aussi les autres : être, paraître, sembler, devenir, rester. Je l'avais vu pleurer ici, dans ce lieu non-dit, une première fois à douze ans. C'était peu après notre retour d'Afrique. Après deux-trois jours à la maison, je l'avais ramené dans son institution. Et de l'avoir vu pleurer, j'avais pleuré aussi. Combien de fois avait-il pleuré seul ? Larmes perdues, inutiles, parce qu'invisibles. Ignorées. Nous, ses parents, nous vivions notre *mal-heur*, qui n'est jamais qu'un *heur* accidenté. Sinistré. Il s'agissait bien de cela ! d'heur, bon ou mal. Un mot pour midinette et de presse du cœur. Un mot qui traîne un peu partout : si c'est pas *mal-heureux* !

Alchimie : lorsque la noble souffrance de l'âme se transmue en vile douleur.

Roman vrai ; les faits traînés doucement, au rythme lent d'une charrette, emboîtés tant bien que mal sur quelques

charnières : journal, poèmes, soliloques, incantations. Une phrase solitaire (choc doux) semée ça et là... Dialogues à une seule voix, monologues à deux, pour mille et une nuits...

Michaël est venu au monde, mais le monde n'est pas venu à lui... Dieu devrait prévenir avant d'envoyer un tel enfant sur terre. Un enfant comme Michaël. Mais Dieu est un enfant autiste resté enfant. Il s'appelle Michaël. Et c'est mon fils. Ceux qui disent qu'il n'existe pas, qu'ils n'Y croient pas, n'ont jamais vu Michaël, dit Micky.

Écoute Michaël, l'Éternel notre Dieu, l'Éternel est Un.

Un quoi ? demandions-nous à notre rabbi, lorsque, enfants, nous apprenions par cœur le *Chema Israël*... Écoute Israël... ce credo du Juif. Justement, nous répondait le rabbi, là est le mystère.

Dieu, c'est aussi se trouver en Sa présence. C'est rager contre Lui, puis décoller. Ne plus rien en attendre, et revenir à Lui, sans cesse, tous les mardis, jour de visite chez Micky, dans son Home. Pour Le questionner indéfiniment, sans obtenir de réponse. Avec sa peur, toujours et sans reproches. C'est être orphelin de Lui, orphelin de mon propre fils ! Et pleurer en pensant qu'un jour, c'est lui qui sera orphelin. Parce qu'il n'aura plus personne à attendre les mardis, jour de visite, et les jours de fête... Personne à aimer, personne pour l'interpeller.

Un homme, ça commence par un enfant. Et un enfant, c'est un être qui naît pour venir au monde. Micky n'est pas *venu au monde*. Le monde lui a été refusé. Interpellé, il est entré dans le *vif* du sujet ; comme on taille dans la chair vive. Micky s'impose pour ce qu'il est ; et ce qu'il est, nous

l'ignorons. Tout le monde l'ignore : les psys en tous genres, les pédiatres et autres hommes de l'art. A-t-on d'ailleurs déjà prononcé ce mot bizarre, « autiste », en cette année 1962 – celle de sa naissance ? Mot inconnu et menaçant, qui nous fera courir d'un médecin à l'autre, d'un spécialiste à un autre spécialiste.

Le 31 décembre de cette année 1998, Orna, notre aînée, aura quarante ans. Impensable ! Même si on lui donne dix ans de moins. Mère de trois enfants, dont deux grands fils, elle intimide un peu le nigaud que je deviens, lorsque, parfois, j'appelle sur l'écran de ma mémoire ma petite Orna de six mois, deux ans, trois ans ; puis la fillette, et enfin l'adolescente, le bourgeon sur le point d'éclorre. Comme lorsqu'on ouvre en secret la cassette d'un trésor. Heureux, je la referme. Pour Micky, je n'ai pas de cassette. Ni d'écran. Il n'y a que cette chaîne, vaguement rouillée, qui m'attache à lui, nous rive l'un à l'autre. Tous les deux volés l'un de l'autre, l'un à l'autre, et chacun à lui-même ; moi, père mutilé, pantelant, lui, pillé dans sa vie, dépouillé de son être. À la fois le même, petit Micky pathétique, avec sa dizaine de phrases, peut-être vingt, un modeste répertoire de chansons ou de compositions musicales, et un autre Micky – et toujours le même, les mêmes gestes, le galop fou, les coups assénés sur la poitrine. Et la force en plus : je suis impuissant devant cet homme de trente-six ans, lorsqu'il me pousse hors de son pavillon, parce qu'il veut me retenir encore un peu, rester avec moi. Entre ces deux Micky, ce temps de Sisyphe, sans rocher, sans versant et sans sommet.

Tel-Aviv, septembre 1962, le premier diagnostic : hypothyroïdie, ou insuffisance de la glande thyroïde. Une insuffi-

sance doublée de celle de son médecin traitant, qui n'a pas su dépister à temps cette malformation. C'est un professeur « Yèké », un de ces fugitifs juifs de l'Allemagne nazie, pédiatre de la vieille école, mais prétendant faire école, qui, le premier, nous donnera son diagnostic. Michaël, Micky pour les siens, a alors quatre mois et trois semaines.

Chauve comme une boule de billard, le Herr Professor ne décolérera pas durant toute la visite, maudissant cet « ignare » qui n'avait pas été « fichu » de déterminer la malformation de Micky. Nous avons également droit à une leçon de sionisme... Car ce pédiatre est un obsédé de la démographie – celle, galopante, des Arabes, face à celle, trop paresseuse, des Juifs. Et chaque naissance juive est pour lui une petite victoire dans cette guerre qui se déroule dans les salles d'accouchement. Nous n'osons ouvrir la bouche, suspendus que nous sommes à la sienne, terrorisés et fascinés à la fois. Terrorisés par ses explosions de colère et fascinés par cette transformation qui fait du fou furieux qui s'adresse à nous, les parents, un pépé-gâteau, un ange, lorsqu'il prend notre bébé en mains. Il est alors tout sourires. Il fond... il gazouille et glisse dans le gâtisme à force de guili-guili. L'examen terminé – il a duré plus de trois quarts d'heure – le Herr Professor nous tend une ordonnance d'un geste sans réplique... « et vous l'achetez dans les dix minutes qui suivent. Il y a une pharmacie au coin... » On voudrait tout de même en savoir davantage. Je prends mon courage à deux mains tremblantes : « Alors, Professor ? Qu'est-ce que c'est ? A-t-il des chances ?... – Je veux espérer que les dégâts ne sont pas irréversibles... La thyroïde secrète de l'iode qui irrigue le cerveau... Dans un ou deux jours, vous assisterez à une véritable transformation... Il devra prendre ce médicament toute sa vie. Quant à ses chances (geste fataliste) vous n'en ferez pas un professeur, mais il peut parfaitement mener une vie normale... » C'est plus que nous n'osions espérer.

Thyroxine. C'est le nom du médicament. Nous dévorons le texte de la notice qui accompagne le tube de cachets. Thyroxine, c'est la pierre philosophale. Le remède miracle. Nous parlons de provisions, de stock, « en cas de guerre »... Nous sommes en Israël !

* * *

Avec 4,300 kg à la naissance, Sarah n'était pas peu fière d'avoir mis au monde un si beau garçon... L'inquiétude n'était venue qu'un mois plus tard. Mis à côté d'un bébé de son âge, Micky avait mal supporté la comparaison. L'autre gesticulait sans arrêt, accrochait le moindre regard, rendait sourire pour sourire, alors que Micky, notre fils, restait inerte, sans vie, insensible à son entourage. Le pédiatre de la « Goutte de lait » qui l'examinait régulièrement avait bien paru soucieux lors d'une auscultation, mais il s'était contenté de fixer la date de la prochaine visite. Sarah décida de renoncer à ses services pour un cabinet privé, celui du Dr. H., un praticien de la vieille école. Le brave pédiatre rassura la mère : l'enfant n'est pas très vif ? Rien d'inquiétant à cela. Il est un peu gros... Et lui les aimait gros, ses bébés.

Docteur, Micky n'a pas d'appétit... Il refuse le sein, comme le biberon...

Micky alimentera bientôt une petite rumeur. D'abord très discrète et circonscrite à l'entourage immédiat : un regard étonné sur l'enfant, un sourcil interrogateur. Et si voisins et amis se moquaient gentiment de nos inquiétudes, ma mère, qui avait élevé dix enfants, trouvait au nôtre un air bizarre... sans nous en parler ouvertement. Et Micky persistait dans son apathie, son inappétence. Et Sarah continuait à l'envelopper de tous les soins exigés par un nouveau-né :

langes, talc, biberons, brassières – déjà inquiète, mais tricotant ses gestes de mère méticuleuse, de cette méticulosité propre aux myopes.

Le vieux professeur chauve et coléreux voulait espérer, avait-il dit, que le dégât n'était pas irréversible. Nous étions sortis de chez lui avec son espoir et son ordonnance...

Plus tard, le médecin de la « Goutte de lait », rencontrant Sarah, s'est souvenu de Micky. Oui, il avait remarqué quelque chose... Mais pourquoi n'était-elle pas revenue à la date fixée, quelques jours après sa dernière visite ?... Quant au Dr H., il vivait mal son erreur de jugement. C'était un brave homme de pédiatre, aimant son métier, et pieux de surcroît. Nous l'avons croisé un jour dans la rue. Il n'a rien dit et a baissé la tête. L'erreur est humaine...

Je l'ai revu un jour à la synagogue, à Yom Kippour. Pitoyable avec sa bosse couverte du *talith*, le châle de prières. Lui aussi m'a vu – et a détourné la tête.

La bosse et le *talith*. Beau titre pour un livre. Presque trop beau pour raconter la vie de Micky. Trop littéraire. La bosse de la condition humaine a été refusée à Micky. Ni condition, ni humaine. Pour ma part, le *talith* de la prière me va mal. Je n'ai jamais prié Dieu d'intervenir en faveur de Micky. Ni d'ailleurs tempêté en levant un poing rageur, désespéré, vers Lui. Et lorsque je prie, que je lève les yeux au ciel, c'est parce qu'il faut bien porter son regard quelque part. Et l'horizon, à hauteur d'homme, j'en suis revenu. Mais je n'attends rien du ciel non plus. Micky et le ciel, ça n'a rien à voir.

LE JOURNAL DE MICHAËL, DIT MICKY

(Rédigé à quatre mains et traduit de l'hébreu)

Septembre 1962

« Une véritable transformation !... »

Le Herr Professor n'avait pas exagéré : deux ou trois jours de Thyroxine et le visage de crapaud, aux yeux gonflés, les traits figés, le petit corps sans vie se métamorphose comme sous l'effet d'un coup de baguette magique : Micky est soudain un bel enfant aux traits réguliers, éclairés par d'immenses yeux noirs et profonds ; curieux, aussi ; ils cherchent et accrochent les regards de ceux qui se penchent sur lui. Les yeux d'un enfant qui s'éveille. L'appétit est revenu et sa mère rit de bonheur lorsqu'il engloutit goulûment le contenu de son biberon jusqu'à la dernière goutte. Sans avoir la fougue du bébé de notre voisine, il manifeste une vitalité qui nous paraît

aujourd'hui miraculeuse.

(Mai 1998) Notre espoir frisait l'extase. Une sorte de ferveur. La ferveur n'est plus ; ne reste que l'angoisse.

12 avril 1963

Nouveau changement spectaculaire dans son comportement. Comme s'il avait franchi une étape transitoire de l'âge du bébé : une plus grande ouverture, une certaine maturité, quelque chose de plus intelligent. Difficile de définir le phénomène par des faits – plutôt une impression. Il réagit presque immédiatement lorsqu'on lui demande de faire un câlin : « gentil, gentil... » Il a commencé à saisir le jeu de mains : « Ainsi font, font, font, les petites marionnettes... » D'une façon générale, les réactions sont d'un autre type que celles que nous lui connaissions jusqu'ici. Il repousse des mains celui qui le gêne. Sa joie est beaucoup plus vive lorsqu'on s'approche de lui. Il ne supporte presque plus d'être seul dans son lit. Lorsqu'on joue avec lui, il participe et s'intéresse au jeu lui-même, comme s'il en comprenait le principe.

Mais on lit encore sur son visage, de temps à autre, cette expression qui nous inquiète.

20 avril (noté par Sarah)

Persistance des selles « en boules ». C'est le médecin traitant qui nous a demandé d'observer le phénomène, qui est un des symptômes de son état.

Hier, notre voisine a amené son bébé, Raviv, pour le confier à notre garde. Je l'ai mis dans le parc de Micky. Raviv a six mois. C'est un bébé plein de vie. Sur le plan de la gesticulation, il est bien plus développé que notre fils, mais le comportement

de Micky est plus mature : pendant que Raviv caquettait et gesticulait tant et plus, sur le dos, Micky a tendu le bras d'un geste décidé et s'est emparé du biberon de Raviv, pour le prendre lui-même en bouche. Lorsque je le rends à Raviv, il répète l'opération. Raviv se met à pleurer ; je le prends dans mes bras pour le consoler. Tout d'abord, Micky a semblé amusé, puis il se met à brailler. Un hasard, me suis-je dit. Mais lorsque je répète mon geste, j'obtiens la même réaction.

(Sarah me repasse la plume)

En général, il se conduit différemment avec sa sœur, Orna, (quatre ans) qu'avec nous. Nous lui avons appris à jouer à « Ainsi font, font, font... » Il semble avoir saisi assez rapidement, mais il a fallu attendre quelques jours avant qu'il ne réagisse activement au jeu, au lieu de se contenter de prendre plaisir à nous voir jouer.

Cette annotation de ses moindres gestes, c'est notre façon de le traiter, de l'arracher à cette chose inconnue qui n'a pas encore de nom. C'est aussi notre thérapie.

26 avril (Notes de Sarah)

Il est très heureux lorsqu'on sort avec lui sur le palier ; il sait que nous allons le promener. Mais lorsqu'au lieu de descendre l'escalier, nous entrons chez la voisine, il se montre franchement déçu et l'expression de joie disparaît. Il tend la main et essaie de saisir tout objet qui est à sa portée. Il n'utilise qu'une seule main. Il observe avec intérêt les autres enfants jouant au football, exulte et donne des coups de pieds comme s'il voulait les imiter. Il saisit lui-même la bouteille de thé et met le biberon en bouche. Il résiste et retient de toutes ses forces tout objet qu'il a en mains et pleure lorsqu'on le lui

prend. Par contre, il ne pleure pas lorsque l'objet lui tombe des mains, mais le cherche des yeux pour le ramasser. Il émet toutes sortes de syllabes : *da da, ta, gara, mama, ona* (Orna ?), *doda*. Lorsqu'il entend l'air de « Ainsi font, font... », il est soudain tendu, attentif. Il s'efforce d'imiter les gestes qui accompagnent cet air, sans généralement y réussir. Il fait « gentil... câlin » – pas toujours, et généralement à son père. Il est très heureux lorsqu'on s'occupe de lui. Bonne réaction à tous les jeux. Plus que jamais, s'énerve et pleure lorsqu'il est fatigué. Ses réactions aux gens sont diverses : s'il sourit à certains, il reste indifférent à d'autres. Il observe longuement avant de réagir. Dans son parc, il s'énerve lorsqu'il ne peut atteindre un jouet. Il se renverse facilement pour changer de côté. Il ouvre les yeux au moindre petit bruit. Dernièrement, il se réveille le matin en pleurant, et plus tôt qu'auparavant. Il s'intéresse aux tableaux accrochés aux murs, aux plantes, aux bibelots et autres objets décoratifs. Souvent, ses expressions et mimiques sont très éveillées. Il a peur du petit accordéon de sa sœur et du bébé de la voisine. Il prend la mouche quand on lui tapote la main (comme pour le punir). Lorsque j'ai grondé sa sœur, il a éclaté en sanglots (ce qui est nouveau). Réagit à ma question : « où est la lumière ? », mais pas toujours. Souvent, il pose ses deux menottes sur les épaules de celui qui le prend dans ses bras et l'observe très attentivement. Lorsqu'on se penche au-dessus de lui, il est soudain tendu, attendant visiblement ce qui va arriver. Il exulte lorsqu'on le déshabille pour son bain. Mais dans sa baignoire, il est plutôt passif et paraît content lorsqu'on l'en fait sortir.

(Sarah me repasse la plume)

Il a eu un an, il y a deux jours, le 30 avril.

Ce geste qu'il a eu ce matin, après avoir sauté de joie,

lorsque nous lui avons dit que nous allions *ayita* (promener) – une joie qu'il a exprimée, alors que Sarah se préparait et que je le tenais dans les bras, par ce mouvement spontané de sa joue s'appuyant contre ma joue, accompagné d'un trémolo de joie roucoulé, éclosion d'une vague de bonheur qui montait en lui comme chez tout autre enfant. Comment expliquer cela au médecin lorsqu'il demande des faits pouvant servir de critère à son développement ?

Orna, trois ans et quelques mois. La plus jolie petite fille du monde. Et la plus choyée. On s'émerveille, on s'extasie même sur son passage, dans la rue. C'est perchée sur mes épaules que je l'amène chaque jour à la maternelle du quartier. Quelques jours après le retour de Sarah de la maternité (où elle avait tenu à entrer dans le lit de sa mère) elle avait proposé de « jeter Micky dans l'évier ». Aujourd'hui elle semble avoir acquis une sorte de maturité. Elle sent qu'elle a été détrônée, mais elle sait confusément pourquoi et ne se révolte pas. Au contraire : elle passe des heures à jouer avec lui sur le tapis du salon. S'efforce de l'arracher à son apathie, et réussit souvent, bien mieux que nous, à le faire jouer.

2 mai

Aujourd'hui, il s'est tenu sur ses deux jambes dans la baignoire. Il s'agrippe au lit, se redresse et reste debout.

4 mai

Nous avons donné tous les trois un « spectacle » : une chanson entonnée en chœur et accompagnée de gestes. D'abord de mauvaise humeur, il s'est forcé à rire aux éclats. Mais nous avons senti qu'il n'avait pas le cœur au jeu.

1er juin

Après onze jours à l'hôpital, Micky est revenu à la maison. Il a été hospitalisé sur le conseil du médecin, qui craignait une pneumonie. Deux jours avant ce diagnostic, il s'était réveillé la nuit, se sentant visiblement mal. J'ai immédiatement reconnu deux symptômes qui m'étaient familiers pour les avoir sentis moi-même à deux reprises : forte pâleur, sueurs froides, regard trouble et les signes précurseurs de l'évanouissement. Mais il est rapidement revenu à lui. Le lendemain, nous avons appelé d'urgence la pédiatre qui habite dans le voisinage. Après examen, elle a diagnostiqué une jaunisse. Mais vingt-quatre heures plus tard, le Dr H. (traité d'ignare par le vieux professeur coléreux) a exprimé des doutes quant à ce diagnostic. Dimanche, la température n'ayant pas baissé, il a ordonné l'hospitalisation. Un taxi nous a amenés à l'hôpital Hadassa. Le Dr B., pédiatre, s'est arrêté devant le lit de Micky ; il a demandé la raison de son hospitalisation, mais n'a pas eu l'air de s'intéresser spécialement à son autre maladie. Nous étions tous les deux au bord des larmes et toute cette visite nous a considérablement déprimés. En sortant de l'hôpital, nous sommes entrés chez M., ébéniste-restaurateur de meubles de style, et avons fait l'acquisition d'une table basse hollandaise et d'une chaise. Par la suite, et pendant plusieurs jours, chacune des visites à l'hôpital sera suivie de l'achat d'un meuble ou d'un tissu d'ameublement.

Pour une grande douleur, un petit meuble de style en bois. Un emplâtre sur une jambe de bois. Une digue hollandaise condamnée à céder.

Le Dr H. nous dit que Micky devra rester à l'hôpital trois ou quatre jours. Le diagnostic était erroné ; il n'est plus certain qu'il s'agissait d'une pneumonie comme il l'avait cru. À chaque visite, Micky nous brise le cœur, tant il a l'air malheureux.

Toute notre attention se fixe sur ses réactions à son arrachement de son cadre habituel, abandonné à des mains étrangères. Nous reconnaît-il ? À la seconde visite, lorsque nous sommes entrés dans sa chambre, il s'est immédiatement mis debout dans son lit, et m'a tendu désespérément les bras pour que je le prenne. Et j'ai pleuré comme un veau...

Dans la douleur de l'arrachement, les deux menottes d'un appel à l'aide – SOS : Save Our Souls. Réaction normale d'un petit homme faisant trop tôt l'apprentissage de la condition humaine.

Il s'agissait d'une bronchite. Bien que tous les symptômes cliniques aient disparu, les médecins l'ont retenu à l'hôpital à cause de la fièvre. Le huitième jour de son hospitalisation, la température s'est stabilisée pour revenir à la normale. Mais le lendemain, une nouvelle poussée le maintiendra encore trois jours au lit. Nous décidons de le reprendre à la maison (aujourd'hui, vendredi 1^{er} juin 1963) et le soir, sa température est retombée à 37°1.

Il a accueilli Sarah avec des signes de bonheur et dans l'escalier, il a ri de plaisir. Il est évident qu'il ressent nettement le grand changement qu'il venait de vivre. Et à la maison (me dit Sarah) il montre tous les signes d'une grande émotion chaque fois qu'un de nous s'approche de lui. Il a accueilli Orna avec des manifestations de joie, et semble heureux de revoir tous ses jouets.

Le fait le plus remarquable reste ce profond changement. Quelque chose de difficile à définir, mais qui n'en est pas moins visible. Comme s'il avait mûri ; il semble plus normal ; plus beau, aussi. Et ce changement est si flagrant qu'il nous semble un peu étranger. Le sentiment d'une très longue absence. Et la maison est à nouveau habitée. Le moral est au zénith ; jusqu'à notre attitude qui a changé ; comme si nous avions

décidé d'ignorer son état. Pas volontairement, mais comme une chose venant d'elle-même, de lui-même. Son retour à la maison a été marqué par l'acquisition de nouveaux meubles. Comme durant son séjour à l'hôpital. Aujourd'hui, on nous a livré deux fauteuils.

Deux fauteuils pour une poussée d'optimisme. Micky se cherche et nous cherche. Et nous cherchons Micky. Petit-Poucet aux petits cailloux trop rares.

28 juin

Près d'un mois que Micky est revenu à la maison. Notre moral est un balancier : alternance de hauts et de bas. Le seul fait concret durant ce mois : la visite chez le Dr L. (23 juin), son endocrinologue, une semaine après que Micky eut passé une série de tests E.E.G. Si le résultat est négatif, nous avons dit, il ne sera pas définitif pour autant. Mais s'il est positif, il faut le prendre à la lettre. Après une semaine d'angoisse, le Dr L. nous a annoncé que « c'est OK ». Il n'avait pas l'air d'être excité outre mesure et a ajouté : « bien entendu, c'est une bonne chose, mais ce n'est pas décisif. » D'une façon générale, il a noté un progrès. Il a admis mon point de vue, attribuant ce progrès au nouveau médicament venu remplacer l'ancien. Il n'a même pas jugé nécessaire de procéder à des analyses, comme prévu. Il a ordonné une radiographie et nous a convoqués pour quatre mois plus tard. Nous sommes rentrés d'excellente humeur, stimulés par les résultats de l'E.E.G. Sur le chemin du retour, nous avons lié conversation avec une femme, mère d'un enfant de six ans, dont le cas est similaire à celui de notre Micky. Son anomalie a été décelée à trois mois et demi. Il ne nous a pas laissé une impression très positive. Elle nous a parlé d'une jeune fille souffrant de la même insuffisance thyroïdienne, qui étudie au lycée et a